rassante. ELUDER une difficulté. ELUDER la loi. Alexandre, coupant le nœud gordien; ELUDA l'oracle ou l'accomplit. (Plutarque.) Tout ce qu'inventent les juifs pour ELUDER les prophéties les confond. (Boss.) Ceux qui n'attendent que l'impunité pour mal faire, ne manquent guère de moyens d'ELUDER la loi ou d'échapper à la justice. (J.-J. Rouss.) Il est toujours possible d'ELUDER la loi. (Bautain.) Le génie consiste, non pas à ELUDER, mais à vaincre l'obstacle. (Grimm.) Il y a, dans la réalité, une force qu'aucune adresse n'ELUDE longtemps. (B. Const.) L'esprit ELUDE quelquefois avec succès les obstacles que les règles lui opposent. (Beauchêne.) L'industrie surmonte les obstacles, la politique les ELUDE. (E. de Gir.)

J'éludais tous les jours sa poursuite obstinée.
BOILEAU.

Ciel! comme il m'écoutait, par combien de détours
L'insensible a longtemps éludé mes discours!
RACINE.

Dieu voit, n'en doutez plus, il entend toute chose,
Il lit jusqu'au fond de vos cours;
L'artifice en vain se propose
D'éluder ses arrêts vengeurs.
J.-B. ROUSSEAU.

— Tromper :

J'éludais un chacun d'un air si vraisemblable,
Que les plus clairvoyants l'auraient cru véritable.
MOLIÈRE.

‖ Inus., bien que le latin *eludere* ait ce sens.

— Absol. :

Il lui plaît d'éluder et de temporiser.
LA CHAUSSÉE.

S'éluder v. pr. Être éludé : *Cette difficulté peut* ELUDER, *mais non se résoudre.*

— S'échapper à soi-même, détourner les effets de sa propre conscience ou de sa propre nature :

Suspends tous ces emplois frivoles;
Homme vain, c'est trop t'éluder.
LA MOTTE.

ÉLUDABLE adj. (é-lu-do-ri-ke — du gr. *elusis*, fuite; *hudor*, eau). Peint. Procédé de peinture dans lequel le pinceau, chargé de couleur à l'huile, doit passer à travers une eau très-claire, pour atteindre le fond qu'il s'agit de peindre. ‖ Ce mot est très-mal formé; on devrait dire ELSEUSIQUE.

ÉLUER v. a. ou tr. (é-lu-é — lat. *eluere*, même sens). Laver. ‖ Vieux mot.

ÉLUL s. m. (é-lul). Chronol. Sixième mois de l'année sacrée et douzième de l'année civile chez les Juifs.

ÉLUPHE s. m. (é-lu-ro-pe — du gr. *ailouros*, chat; *pous*, pied). Bot. Genre de graminées non adopté.

ÉLUSAN, AINE s. et adj. (é-lu-zain, è-ne — de *Elusa*, ancien nom de la ville d'Eauze). Géogr. Habitant d'Eauze; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les* ELUSAINS. *La population* ELUSAINE. ‖ On disait anciennement ELUSATE.

ELUSATES, peuple de la Gaule, dans la Novempopulanie, entre les Ausci au S. et les Sotiates au N. Leur capitale était *Elusa* ou *Civitas Elusatium*, aujourd'hui Eauze.

ÉLUSION s. f. (é-lu-zi-on — du lat. *elusus*, trompé). Tromperie. ‖ Vieux mot.

ÉLUTHÉRIE s. f. (é-lu-té-rî — du gr. *eleutheros*, libre). Bot. Syn. de GUARÉE.

ÉLUTRIATION s. f. (é-lu-tri-a-si-on — du préf. é et du gr. *autron*, vase). Anc. chim. Décantation d'un liquide.

ELVA (Æbutius), général et consul romain qui vivait au commencement du VIe siècle av. J.-C. Consul en 499, il devint ensuite maître de la cavalerie, et commanda l'aile gauche, en cette qualité, à la bataille de Régille. On raconte que, dans cette affaire, il se mesura avec Octavius Mamilius et eut le bras transpercé d'un coup de lance. — Son fils L. Æbutius Elva, consul en 463, mourut de la peste dont Rome fut infestée à cette époque.

ELVAS, ville forte de Portugal, province d'Alentejo, sur la frontière d'Espagne, à 196 kilom. E. de Lisbonne, à 18 kilom. O. de Badajoz, à 74 kilom. N.-E. d'Évora; 18,943 hab. Évêché suffragant d'Evora; arsenal militaire; douane. Fabrication d'armes, fonderie de canons, coutellerie, chapellerie. Commerce actif, mais surtout de contrebande, avec l'Espagne. La colline sur le penchant de laquelle s'étagent les maisons d'Elvas est couverte d'oliviers et d'orangers. Deux autres collines voisines portent les forts de la Lippe et de Santa-Lucia. Du reste, la ville est très-bien fortifiée et en état de soutenir un long siége. Les principaux édifices d'Elvas sont : la cathédrale, l'arsenal, le théâtre, le séminaire et le collége. On remarque aussi les restes d'un aqueduc romain, long de 11 kilomètres et composé de quatre arcades superposées qu'on appelle dans le pays les *arcades de l'Amoureux*.

Cette ville est l'*Helvas* des anciens; son château, construit par les Maures à l'époque de leur domination dans la Péninsule, fut inutilement assiégé par les Espagnols en 1658 et en 1711. Junot prit Elvas en 1808 et la conserva jusqu'à la convention de Cintra. Le maréchal anglais Beresford avait le titre de duc d'Elvas.

ELVASIE s. f. (él-va-zî — de *Elvas*, savant portugais). Bot. Genre d'arbrisseaux de la famille des schnacées, tribu des castélées, dont l'espèce type croît au Brésil.

ELVE. V. ELFE.

ELVELLACÉ, ÉE adj. (él-vèl-la-sé). Bot. Qui ressemble à une elvelle.

— s. f. pl. Groupe de champignons dont le type est le genre elvelle.

ELVELLE s. f. (él-vè-le). Bot. Genre de champignons.

ELVEN, ville de France (Morbihan), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. N.-E. de Vannes, près de l'Arz, à 5 kilom. de la station à laquelle il donne son nom; pop. aggl. 827 hab. — pop. tot. 3,215 hab. « Le village d'Elven, dit M. O. Feuillet dans son *Roman d'un jeune homme pauvre*, donne une représentation vraiment saisissante de ce que pouvait être un bourg au moyen âge. La forme des maisons basses et sombres n'a pas changé depuis des siècles. On croit rêver quand on voit, à travers les baies incrustées et sans châssis qui tiennent lieu de fenêtres, ces groupes de femmes à l'œil sauvage, au costume sculptural, qui filent leur quenouille dans l'ombre, et s'entretiennent à voix basse dans une langue inconnue. Il semble que tous ces spectres grisâtres viennent de quitter leurs dalles tumulaires pour exécuter entre eux quelque scène d'un autre âge dont vous êtes le seul témoin vivant. Cela cause une sorte d'oppression. Le peu de vie qui se communique autour de vous dans l'unique rue du bourg, porte le même caractère d'archaïsme et d'étrangeté fidèlement retenu d'un monde evanoui. » En 1795, Georges Cadoudal soutint à Elven une lutte acharnée contre une compagnie de grenadiers de l'Ain. La nef de l'église date du XIIe siècle; le clocher et le transept ne remontent qu'à 1642. Autour du chœur, percé de belles fenêtres, règne une galerie à jour.

A 2 kilom. du bourg se dressent fièrement les ruines de la *forteresse d'Elven* dont la fondation est inconnue. Ces ruines se composent principalement de deux tours, dont la plus élevée a 40 mèt. de hauteur et 9 mèt. sur chaque pan. « Rien de plus imposant, de plus fier et de plus sombre, dit M. Octave Feuillet, qui a placé dans cette tour les scènes les plus dramatiques de son *Roman d'un jeune homme pauvre*, que ce vieux donjon impassible au milieu des temps et isolé dans l'épaisseur des bois. Les arbres ont poussé de toute leur taille dans les douves profondes qui l'environnent, et leur faîte touche à peine l'ouverture des fenêtres les plus basses. Cette végétation gigantesque, dans laquelle se perd confusément la base de l'édifice, achève de lui prêter une couleur de fantastique mystère. Dans cette solitude, au milieu de ces forêts, en face de cette masse d'architecture bizarre, qui surgit tout à coup en suivant, pour se rendre à la forteresse, cette étroite chaussée dont le pavé disjoint et raboteux a dû résonner sous le pied des chevaux bardés de fer, il est impossible de ne pas rêver à ces tours enchantées où de belles princesses dorment un sommeil séculaire. »

La principale tour est octogone, divisée à l'intérieur par un mur de refend, en deux sections inégales, chacune ayant un escalier spécial. A chacun des étages, les salles des deux divisions étaient de plain-pied et réunies par des portes de communication. Les planchers ont depuis longtemps disparu, et l'on peut voir, suspendues aux murs, sans appui apparent, les cheminées qui chauffaient autrefois les appartements. Au-dessus d'une de ces cheminées, il existe encore un écusson chargé de neuf besants. Ces armoiries et quelques fragments de moulures prismatiques, qui annoncent la fin de l'architecture gothique, sont les seuls restes d'ornements que l'on rencontre dans le château. Les ouvertures placées à l'intérieur sont en plein cintre; on ne voit l'arc brisé qu'aux portes des corridors qui, à tous les étages de la division principale, reliaient entre elles les profondes embrasures des fenêtres. Plusieurs de ces fenêtres sont garnies de meneaux qui se coupent à angle droit; les murs sont, en outre, percés de meurtrières et de barbacanes. La plate-forme supérieure, encore surmontée de ses tourelles élevées, est munie de mâchicoulis. — Ce remarquable donjon faisait partie de l'ancien château de Largoët qui a eu son rôle dans l'histoire. C'est la partie la moins ancienne du château et la seule qui soit restée à peu près intacte. Les autres tours, qui sont rondes, et les murs d'enceinte, sont beaucoup moins bien conservés. Ces murs sont très-épais et revêtus de pierre de taille. L'ancien château de Largoët, à la différence des autres châteaux féodaux, présente encore l'*élyme gigantesque*, originaire de la Sibérie, et dont la tige, souvent haute de 2 mètres, porte un épi de 3 décimètres de longueur.

ELYMÉE (*Elymea*), ville de l'ancienne Macédoine, dans la contrée appelée Elyméotide, dont elle était la capitale. Sur son emplacement s'élève aujourd'hui la ville de Grevno.

ÉLYMÉEN, ÉENNE s. et adj. (é-li-mé-ain, é-è-ne). Géogr. anc. Habitant de l'Elymaïde ou d'Elymais; qui appartient à ces pays ou à leurs habitants : *Les* ELYMÉENS. *La population* ELYMÉENNE.

— Mythol. Surnom de Jupiter adoré à Elymaïs.

ELYMÉOTIDE, contrée de l'ancienne Macédoine, au S.-O., entre l'Orestide au N., la chaîne de Pinde à l'O., la Thessalie au S. et la Piérie à l'E. Elle avait pour ville principale Elymée.

ÉLYMIOTE s. et adj. (é-li-mi-o-te). Géogr. anc. Habitant d'Elymées ou de l'Elyméotide; qui appartient à ces pays ou à leurs habitants : *Les* ELYMIOTES. *La population* ELYMIOTE.

ÉLYMUS, chef troyen, fils naturel d'Anchise. Il était déjà établi en Sicile lorsque Énée arriva dans cette contrée; les deux héros y bâtirent alors la ville d'Egeste et celle d'Elyme, de laquelle les habitants de cette région prirent le nom d'Elymiens. D'après Servius, Elymus fonda également Asca et Entella, en Sicile.

ÉLYNANTHE s. m. (é-li-nan-te — de *élyne*, et du gr. *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des cypéracées et de la tribu des schénoïdées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans le centre et le sud de l'Afrique.

ÉLYNE s. f. (é-li-ne — du gr. *elinos*, rameau). Bot. Genre de plantes, de la famille des cypéracées, et type de la tribu des élynées, dont l'espèce type habite l'Europe.

ÉLYNÉ, ÉE adj. (é-li-né). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre élyne.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des cypéracées, ayant pour type le genre élyne.

ELYOT (Thomas), écrivain anglais, né vers 1495, mort en 1546. Après de longs voyages sur le continent, il vint à la cour de Henri VIII, fut créé chevalier et chargé de plusieurs ambassades, notamment auprès du pape, dans l'affaire du divorce qui devait amener la rupture de Henri VIII avec l'Eglise. Elyot devint ensuite shérif à Cambridge. On lui doit plusieurs ouvrages : le *Château de santé* (1534); le *Gouverneur* (1544); *Défense des bonnes femmes*; *Bibliotheca Elyotæ*, dictionnaire latin-anglais (1541), le premier qui ait été composé; le *Banquet de sapience*, etc. Mais, de tous ses ouvrages, le plus remarquable est sans contredit son *Image de gouvernement* (1544), livre audacieux dans lequel, en feignant de demander des leçons à la Vie et aux discours d'Alexandre Sévère, il tance vigoureusement les vices de son temps, et s'attaque même à Henri VIII, qu'il n'hésite pas à dépeindre assez clairement sous les traits d'Héliogabale. Elyot avait, en outre, traduit en anglais les *Sermons sur la mortalité de l'homme* de saint Cyprien (1534), ainsi que la *Règle de la vie chrétienne de Pic de la Mirandole* (1534). Mais, de tous ses ouvrages, le seul qui soit encore connu est la *Bibliotheca Elyotæ*, qui est précieuse à consulter pour l'étude des transformations et des progrès de la langue anglaise.

ELYRIA, ville des États-Unis d'Amérique, dans l'Etat de l'Ohio, à 30 kilom. S.-O. de Cleveland, à 10 kilom. du lac Erié; 2,000 hab. Industrie active, favorisée par les eaux de la petite rivière Black, sur les bords de laquelle sont établies quelques usines.

ELYROS, ville de l'ancienne Crète. Elle était située dans l'intérieur de l'île, et les ruines de quelques-uns de ses édifices se voient encore près de la petite ville de *Rhodovani*.

ELYS (Edmond), en latin *Elisæus*, théologien et poète anglais, qui vivait dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Il entra dans les ordres et succéda à son père comme recteur d'East-Allington. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, qui témoignent d'une grande érudition et parmi lesquels nous citerons : *Poésies sacrées* (1655-1658, 2 vol.); *Miscellanea*, recueil de vers latins et anglais, suivis d'essais en prose latine (1658); *Summum bonum* (Londres, 1681, in-8°); un recueil de *Lettres* estimées; *Socinianismus purus Puritanis anti-christianismus* (Londres, 1701, in-8°).

ÉLYSÉE s. m. (é-li-zé — gr. *élusion*; de *elthein*, venir, c'est-à-dire lieu où se rendent les âmes). Mythol. Lieu délicieux qui, suivant les païens, faisait partie des enfers, et était le séjour des âmes des héros et des hommes vertueux : *L'*ELYSÉE *des anciens était une agréable fiction, une heureuse idée poétique.* (Lévis.)

— Par anal. Lieu agréable planté de beaux arbres; séjour de délices :

Dans un point de l'espace inaccessible aux hommes,
Il est un autre monde, un *élysée*, un ciel.
LAMARTINE.

‖ Lieux de plaisirs publics : *Il y a des moulins, des cabarets et des tonnelles, des* ELYSÉES *champêtres et des ruelles silencieuses.* (Ger. de Nerv.)

Palais situé sur la promenade des Champs-Élysées à Paris, et qui s'est appelé l'ELYSÉE BOURBON sous la Restauration. ‖ Mot qui, sous la seconde République, a désigné le gouvernement de Louis-Napoléon Bonaparte, qui résidait dans ce palais : *Qu'y a-t-il de nouveau aujourd'hui à l'*ELYSÉE?

— *Champs Élysées*, Paradis des païens : *Les bons rois jouissaient, dans les* CHAMPS ELYSÉES, *d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avaient aimé la vertu sur la terre.* (Fén.) V. CHAMPS ELYSÉES. ‖ Nom d'une célèbre promenade de Paris.

— **Encycl.** A notre mot CHAMPS ELYSÉES (tome III), nous avons décrit longuement les *champs Élysées* des païens, et là nous avons fait un oubli que le *Grand Dictionnaire* aurait à se reprocher.

Nous n'avons fait que mentionner, sans l'étudier suffisamment, la magnifique description qui se trouve au VIe livre de l'*Enéide*; c'est un des plus célèbres et des plus admirables tableaux qu'ait tracés le poète. Tout en imitant Homère, Virgile ne l'a point copié; il est resté peintre original. De même que Tirésias dans la *Nekyia*, fait entrevoir à Ulysse le mystérieux empire de Pluton, ainsi Virgile fait descendre Enée aux enfers, mais la ressemblance s'arrête là; il a su donner un tableau bien plus de précision et de couleur. Homère a nous montre tous les morts, justes ou coupables, également tristes, regrettant comme Achille la lumière du soleil, et s'ennuyant à l'envi sous la terre. Au contraire, Virgile fait deux parts, sans mêler les unes dans les autres. Ici, c'est le Tartare, séjour de la désolation et de la souffrance, la *géhenne* dont parle l'Écriture; là, au contraire, l'*Elysée*, demeures des bienheureux, véritable paradis des chrétiens :

Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo; solemque suum, sua sidera norunt.

Rien n'est plus beau que cet air spacieux, que ces larges horizons, que cette lumière pure et limpide qui enveloppe les objets comme d'un voile transparent. Mais qui sont les bienheureux dont Virgile peuple son *Elysée*? Ils sont occupés à des occupations qu'ils aimaient pendant la vie. Ils goûtent même des plaisirs plus grossiers, souvenirs peut-être trop directs de la vie terrestre. Quelques-uns se plaisent aux festins, comme les héros scandinaves auxquels la religion d'Odin promet de grands banquets arrosés d'hydromel que verseront les valkiries dans le Walhalla. Ici Virgile est inférieur aux chrétiens; on sent la différence des deux croyances, quand on compare à son *Elysée* celui de Fénelon dans *Télémaque*. C'est plutôt la faute du temps où il vivait que celle du poète, car Virgile était déjà en avance sur ses contemporains, il abandonnait les traditions homériques. Peut-on lui demander d'être chrétien? Quoi qu'il en soit, les vers du poète païen sont pleins de charme, comme toujours, et, ce qui est plus encore, ils respirent je ne sais quel parfum de vertu et de sainteté. Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, compare plusieurs vers de cet admirable morceau à certains passages de l'Ecriture. Le parallèle peut, en effet, être souvent établi.

Parmi les bienheureux qui habitent les *champs Elysées*, Virgile n'a pas oublié les poètes : Orphée et Musée, chantres religieux, président les chœurs des héros et les initient aux mystères sacrés. Ce passage est un de ceux sur lesquels se fonde le savant Warburton pour ne voir dans cette descente aux enfers qu'un emblème de l'initiation aux mystères : étrange explication, qui ne supporte pas l'examen.

La fin du funèbre voyage est moins descriptive que prophétique; Énée retrouve aux enfers son père Anchise et l'interroge sur les destinées futures de sa race et de Rome. Anchise instruit son fils avec toute la tendresse d'un père et toute la gravité d'un saint. Il lui montre les ombres, non-seulement de ceux qui sont morts déjà, mais aussi des héros qui vont bientôt remonter sur la terre et illustrer la ville éternelle. Toute la postérité d'Énée lui apparaît par avance, et les grands hommes dont le peuple romain doit un jour se glorifier défilent l'un après l'autre sous les yeux du héros, saisi d'une religieuse admiration. Ce n'est qu'après avoir vu se dérouler ainsi devant lui tout l'avenir de sa race, qu'Énée quitte l'*Elysée* et revient à la lumière du soleil. V. CHAMPS ELYSÉES.

ÉLYSÉE (PALAIS DE L'), célèbre demeure historique située à Paris, rue du Faubourg-Saint-Honoré, et dont les jardins donnent sur les Champs-Elysées. Ce palais s'élève sur un vaste terrain dont Louis XV fit don, à la prière du régent, en 1718, à Henri de La Tour d'Auvergne, comte d'Evreux, qui y fit aussitôt construire, par l'architecte Molet, une des plus délicieuses résidences de Paris. Ce palais fut habité ensuite par Mme de Pompadour, puis par son frère, le marquis de Marigny, qui le vendit à Louis XV.

Nous voyons, en 1774, l'ancienne demeure de la favorite devenue la propriété du trop fameux abbé Terray, contrôleur des finances, qui la vendit à M. de Beaujon, banquier de la cour. En 1786, M. Durney, conseiller d'État

conservé longtemps l'amour du jeu, payant comptant toutes les pertes qu'il y faisait. Il se prit, en outre, — mais cela dura peu — de passion pour la chasse, et eut la plus belle meute d'Angleterre. Il était d'ailleurs lui-même un parfait cavalier et possédait une instruction complète, ayant fait de très-brillantes études à Westminster. Il est vrai que, depuis lors, il n'ouvrit jamais un livre. Sa hideuse avarice, qui le réduisait à se nourrir de viandes à demi corrompues, qui lui faisait éviter de nettoyer ses souliers de peur de les user, trait que Molière semble avoir prévu, son avarice, disons-nous, n'empêchait pas en lui de très-beaux sentiments, rehaussés encore par un grand mépris de la douleur physique et par une grande vivacité d'esprit. Le trait suivant nous paraît être une preuve frappante de toutes ces qualités. Un jour un de ses amis, chassant avec lui, le prit pour un gibier et l'atteignit à la joue d'un coup de feu. Comme cet ami était un détestable chasseur que John Elwes avait souvent raillé, il l'aborda sans la moindre émotion, et lui dit paisiblement : « Je savais bien que vous faisiez des progrès, et que vous finiriez par atteindre quelque chose. » Un philosophe grec avait dit en parlant de sa jambe qu'un maladroit venait de lui rompre : « Je t'avais bien dit que tu me la casserais; » mais Elwes était plus philosophe que lui, car son stoïcisme avait pour but la consolation d'un mal, et était d'ailleurs égayé par une aimable plaisanterie qui en ôtait toute ostentation.

En 1774, Elwes devint membre du Parlement; mais il affirmait que c'était sans avoir jamais brigué cet honneur, et surtout sans avoir dépensé un liard pour l'obtenir. Il est (1743) « un des plus peut-être ses idées et ses travaux pour produire quelque œuvre digne de lui. Il est juste d'ajouter qu'il est mort de très-bonne heure, puisqu'il n'avait que trente-cinq ans. Il a laissé un *Journal de son voyage* (Stockholm, 1751), un cerqui le lui laissa sa fortune et son nom, quadruples par ses propres économies, ce qui porta son bien à vingt-cinq millions de francs.

ELXAÏ ou **ELCÉSAÏ**, sectaire juif, né vers la fin du Ier siècle de notre ère. Après avoir fait partie de la secte des ébionites, il devint le chef d'une autre secte qui a des rapports avec celle des esséniens. « Elxaï, dit M. Bonneau, rejetait la plupart des livres regardés comme sacrés par les autres sectes, et même l'Ancien Testament. Il déclarait qu'on pouvait sans péché jurer par les choses sacrées; il condamnait la virginité et permettait à ses disciples d'adorer les idoles dans les temps de persécution, mais en ayant soin de condamner intérieurement ces génuflexions extérieures. Il prétendait enfin que le Christ, né dès le commencement du monde, n'était qu'une intelligence céleste, qui s'était déjà incarnée plusieurs fois dans des corps humains. De la loi mosaïque il ne retenait certaines cérémonies, l'observation du sabbat, la circoncision, etc.; mais il abolissait les sacrifices. » Les disciples de ce sectaire, qui se faisait rendre une sorte de culte comme s'il eût été un personnage vraiment divin, étaient appelés *saméséens*, de *samés*, soleil.

ELY, ville d'Angleterre, comté et à 25 kilom. N.-E. de Cambridge, siége d'un évêché, sur une éminence près de l'Ouse; 7,428 hab. Fabrication importante de poterie de terre et de pipes; nombreux moulins pour la préparation des huiles de lin, de chenevis et de colza. Elle possède une cathédrale, autrefois église conventuelle, édifice magnifique quoique inachevé, où se remarquent différents styles d'architecture du XIIe au XIVe siècle. Ses parties les plus remarquables sont : la chapelle ogivale de l'évêque d'Alcook, la tombe de Norwald, la lanterne de la tour, le jubé et les stalles du chœur, véritable dentelle. L'église de la Sainte-Trinité, adjacente à la cathédrale et commencée sous le règne d'Edouard, passe avec raison pour un des édifices les plus parfaits de cette époque. C'est une des villes les plus anciennes de l'Angleterre, car les chroniques rapportent que Ethelbreda, femme d'Oswy, roi de Northumberland, s'y retira vers l'an 670 et y fonda un monastère dont elle devint abbesse. Ely opposa une vigoureuse résistance à Guillaume le Conquérant, qui finit par s'en emparer, et fit passer au fil de l'épée la majeure partie de ses habitants. En 1107, Henri Ier l'érigea en évêché.

ELYABS, peuplade africaine, de la nation des Dinka, habitant la rive occidentale du Bahr-Abiad ou Nil blanc, par 8° de lat. N., entre les Bari au S. et les Bors au N. Le pays qu'occupent les Elyabs, d'après les dernières expéditions dirigées vers les sources du Nil, est couvert de belles forêts, fertile et bien arrosé; les marais qui couvrent le sol dans les autres contrées riveraines du Nil blanc sont ici tout à fait inconnus. Non loin du territoire des Elyabs, et sur la rive droite du Bahr-el-Abiad, s'élève la ville de Gondokoro. V. DINKA.

ELYE ou **ELIAS**, chanoine et philologue suisse, né à Lauffen vers 1400, mort vers 1475. Il entra dans les ordres, devint chanoine de Munster (Lucerne), et, établi, en 1470, la première imprimerie qui ait été fondée en Suisse. Il a laissé un dictionnaire de la Bible intitulé *Mamotrectus* (Zamore, 1470), et *Speculum vitæ humanæ* (Zamore, 1473).

ELYMAÏDE, contrée de la Perse ancienne. V ELAM (pays d').

ELYMAÏS, ville de la Perse ancienne, capitale de l'Elymaïde, dans la province appelée Susiane. Elle était célèbre par son temple d'Anaïtis, qu'Antiochus le Grand voulut dépouiller pour payer le tribut que lui avaient imposé les Romains.

ELYMAS ou le **Magicien** (BAR-JESU, dit), Juif de Paphos, qui vivait au Ier siècle de notre ère. Il s'efforça de mettre obstacle aux prédications de Paul et de Barnabé dans son île. Saint Paul, pour le punir de son opposition, et pour convaincre Sergius Paulus, gouverneur romain, frappa Elymas de cécité (14). Quelques Pères affirment qu'Elymas fut touché de ce miracle, et que saint Paul le guérit et le baptisa; d'autres ajoutent qu'il se convertit en effet, mais qu'il apostasia plus tard.

Elymas frappé de cécité, tapisserie du Vatican, exécutée d'après un carton de Raphaël. On lit dans les *Actes des Apôtres* (chap. XIII) « Ayant parcouru toute l'île de Chypre jusqu'à Paphos, Paul et Barnabé trouvèrent un certain Juif, magicien et faux prophète, qui était avec le proconsul Sergius Paulus, homme sage. Celui-ci, qui souhaitait d'entendre la parole de Dieu, fit venir Barnabé et Paul. Elymas le magicien (car c'est ce que son nom signifie) s'opposait à eux, voulant détourner le proconsul de la foi. Mais Saul, qui est le même que Paul, étant rempli du Saint-Esprit, et regardant Elymas, lui dit : « Homme « plein d'artifices et de fourbes, enfant du « démon, ennemi de toute justice, tu ne « cesses de renverser les justes desseins du « Seigneur. Voilà dans ce moment la main du « Seigneur sur toi : tu seras aveugle, et d'ici à « un temps tu ne verras pas la lumière. » Au même instant, il tomba sur les yeux d'Elymas comme un nuage épais, et, allant de côté et d'autre, il cherchait qui lui donnât la main. » Tel est le sujet retracé par Raphaël. Le proconsul Sergius, assis sur un tribunal élevé, au milieu de ses licteurs et de ses officiers, contemple avec étonnement le magicien qui, devenu aveugle, étend les mains pour chercher un appui, tandis que saint Paul semble encore l'accabler de ses imprécations. La stupeur, l'admiration des assistants sont exprimées avec beaucoup d'énergie. Le carton de Raphaël, d'après lequel cette tapisserie a été exécutée, est un des sept que l'on conserve à Hampton-Court; c'est celui de la série qui a le plus souffert. La tapisserie elle-même a subi une grave détérioration : la partie inférieure a été détruite; mais on peut encore reconserve une grande vivacité de teintes. La composition est fort belle, du reste, et bien digne de Raphaël; elle a été gravée par Hugo da Carpi, Agostino Veneziano, C. Duboec, Nic. Dorigny, Sim. Gribelin, James Fittler, John Simon, E. Kirkal, Th. Halloway, J. Burnet, Somerau, Landon, etc.

ÉLYME s. f. (é-li-me — gr. *eluma*; de *eluô*, j'enveloppe). Antiq. gr. Sorte de flûte phrygienne, remarquable par sa grosseur.

— s. m. Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées et de la tribu des hordéacées.

— **Encycl.** Bot. Les *élymes* sont des graminées vivaces, à rhizome rampant, à feuilles planes, à fleurs groupées en épillets sessiles, réunis au nombre de deux à cinq sur chaque dent d'un axe commun, et dont l'ensemble constitue un épi simple ou plus rarement rameux; les glumelles des épillets sont tellement rapprochées à leur point d'insertion qu'elles semblent former un involucre à plusieurs folioles; leur valve extérieure est très-aiguë ou terminée par une arête. Ce genre comprend une vingtaine d'espèces qui croissent pour la plupart dans les régions tempérées de l'hémisphère nord. L'Europe en possède plusieurs. La plus intéressante est l'*élyme des sables*, fort commun en France dans les endroits sablonneux, comme son nom l'indique. C'est une grande et belle plante, haute de 1 mètre et plus, glauque dans toutes ses parties, et dont les tiges blanchâtres portent des feuilles très-larges, glabres, striées et bleuâtres. Elle est moins abondante dans le midi que dans le nord, où elle s'avance jusqu'en Hollande. Le développement considérable qu'atteint cette plante la fait employer, dans les diverses localités, pour couvrir les habitations des classes pauvres, pour chauffer les fours ou pour faire de la litière et augmenter la masse des engrais. Mais sa plus grande utilité consiste à fixer les sables mouvants, comme ceux des dunes. On a même, au printemps, eu on protége le semis en plantant des branches de genêt sur les surfaces les plus exposées, afin d'empêcher les vents de disperser la graine. Cette plante est ordinairement mélangée avec le roseau des sables, et l'on peut dire que, si ce dernier arrête les sols mouvants, l'*élyme* les consolide. Cette précieuse graminée est aussi désignée sous le nom vulgaire de *gourbet*. L'*élyme tête de Méduse* est ainsi nommé de la forme bizarre et hérissée de ses épis; on le trouve surtout dans les régions méridionales, où il peut rendre les mêmes services que l'espèce précédente pour fixer les sables. L'*élyme d'Europe* se rapproche beaucoup des orges, auxquelles plusieurs botanistes le réunissent. Il habite les lieux montueux et ombragés, la lisière des bois, les prés, les sols frais et un peu humides. Les bestiaux aiment assez cette plante. On

fut chargé par le roi d'acquérir le palais de l'Elysée. Un arrêt du conseil royal, de la même année, daté de Fontainebleau, le destinait exclusivement à servir de logement aux princesses et aux princes étrangers que leurs voyages amèneraient dans la capitale, ainsi qu'aux ambassadeurs extraordinaires. La duchesse de Bourbon, l'ayant acheté peu de temps après, l'habita d'abord, puis le loua à un industriel, le sieur Hovyn, qui en fit un jardin public. L'hôtel portait déjà, dès cette époque, le nom d'Elysée-Bourbon. A la Révolution, la duchesse de Bourbon ayant émigré, l'hôtel de l'Elysée-Bourbon, devenu domaine national, fut mis en vente et acheté par Mlle Hovyn. Cette dernière le céda, sept ans plus tard, à Murat, qui, en partant pour son royaume de Naples, en fit don au domaine impérial. Napoléon accepta le don et prit en affection cette demeure, qui ne fut bientôt plus connue que sous le nom d'Elysée-Napoléon. Il y allait souvent. Après le désastre de Waterloo, ce fut à l'Elysée qu'il se retira; ce fut là que, le 22 juin 1815, il signa en faveur de son fils sa célèbre abdication. En 1814 et en 1815, nous voyons l'Elysée-Napoléon devenu le séjour passager de l'empereur Alexandre de Russie. A la Restauration, la duchesse de Bourbon, rentrée en France, revendiqua la propriété de son ancien hôtel : ses droits furent reconnus; mais on parvint à lui faire accepter, à titre d'échange, l'hôtel de Monaco (habité depuis par Cavaignac), situé rue de Varennes, et qu'elle légua par testament à la princesse Adélaïde d'Orléans, sœur de Louis-Philippe. Le duc et la duchesse de Berry fixèrent jusqu'en 1820 leur résidence à l'Elysée, redevenu Elysée-Bourbon; mais, après l'assassinat du duc, la duchesse refusa d'y rester davantage. Ce furent les derniers hôtes fixes du palais, qui, dès le règne de Louis-Philippe, fut utilisé comme le prescrivait l'arrêt du conseil royal que nous avons cité plus haut. Méhémet-Ali et la reine Christine en furent les premiers hôtes. Lorsque Louis-Napoléon eut été élu président de la République, l'Elysée lui fut attribué comme résidence. Mais l'Elysée d'alors était loin de ressembler à celui que nous connaissons et dont la reconstruction est toute récente. Le palais fut bientôt, tel qu'il était, jugé insuffisant pour le service des bureaux de la présidence; on dut louer deux hôtels voisins, l'hôtel Castellane et l'hôtel Sébastiani, et y établir des communications intérieures avec l'Elysée. Enfin on se décida à l'acquisition de ces deux hôtels en 1850 : on les abattit, et les travaux de restauration et d'agrandissement commencèrent aussitôt. Ils ont duré plusieurs années. C'est M. Lacroix, architecte, qui les a menés à bonne fin.

C'est à l'Elysée que fut arrêté, entre le président de la République, M. de Morny et quelques amis sûrs, nous pourrions dire des complices, le plan du coup d'Etat du 2 décembre 1851.

Depuis lors, l'Elysée a servi de résidence aux principaux souverains qui se sont faits les hôtes de la France pendant l'Exposition universelle. On y a vu successivement passer l'empereur de Russie, le sultan et l'empereur d'Autriche. Cette triple visite a consacré la destination de l'Elysée. Ce palais, comme si un sort railleur s'y attachait, semble n'être en effet qu'un palais de passage et provisoire. Nul n'y a séjourné bien longtemps; c'est une hôtellerie, une sorte de pied-à-terre où les projets se forment, où l'on se parle bas et en quelque sorte dans le tuyau de l'oreille. Junie, en conversation avec Britannicus, disait :

Ces murs mêmes, seigneur, peuvent avoir des yeux.

Si ceux de l'Elysée avaient des oreilles et une langue, quelles choses ils nous diraient! Quelles leçons et quels souvenirs!

ÉLYSÉEN, ÉENNE adj. (é-li-zé-ain, é-è-ne — rad. *élysée*). De l'Elysée, qui appartient à l'Elysée : *Repos* ÉLYSÉEN. *Ombres* ÉLYSÉENNES. *Bonheur* ÉLYSÉEN. *Les païens n'ont fait couler le fleuve d'oubli que dans les champs* ÉLYSÉENS. (Mme Necker.)

— Qui est digne de l'Elysée, qui rappelle l'Elysée : *Toutes les merveilles d'une végétation* ÉLYSÉENNE. (Ch. Nod.)

— Hist. Qui a rapport au palais de l'Elysée ou à Louis-Napoléon, qui l'habitait lorsqu'il était président de la République : *Parti* ÉLYSÉEN. *Politique* ÉLYSÉENNE.

— On a dit aussi quelquefois ÉLYSIEN :

Jadis certain Mogol vit en songe un vizir
Aux *champs élysiens* possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée.
La Fontaine.

ÉLYSIE s. f. (é-li-zî). Moll. Syn. d'ACTÉON.

ELYSIUS (Jean), médecin italien. V. ELISIO.

ÉLYTRAIRE s. f. (é-li-trè-re — du gr. *elutron*, étui). Bot. Genre de plantes, de la famille des acanthacées et de la tribu des nelsoniées, formé aux dépens des carmantines, et comprenant une seule espèce, qui croît dans l'Inde.

ÉLYTRE s. m. (é-li-tre — du gr. *élutron*, étui, enveloppe). Entom. Nom donné aux ailes extérieures des insectes, lorsqu'elles sont cornées ou coriaces, et qu'elles forment une sorte d'enveloppe ou d'étui protecteur pour les ailes proprement dites : *Les* ÉLYTRES *présentent un assez grand nombre de variations*. (Duponchel.) *Les* ÉLYTRES *de certains insectes produisent un son musical en se frottant l'un contre l'autre*. (H. Berthoud.)

— Annél. Ecailles qui recouvrent le dos des annélides.

— Bot. Nom donné quelquefois à des conceptacles particuliers renfermant les corps reproducteurs de quelques lichens et algues, et qui se trouvent réunis dans des conceptacles communs.

— Rem. Le Dictionnaire de l'Académie fait le mot *élytre* du genre masculin. Comme cet ouvrage fait généralement autorité, nous avons cru devoir, ici encore, suivre son exemple, bien qu'un grand nombre d'écrivains, et parmi eux des naturalistes, aient fait le mot du genre féminin, entraînés sans doute par sa terminaison féminine. L'Académie ajoute, il est vrai : « Quelques-uns font *élytre* du féminin. »

— Encycl. Entendu dans son acception la plus large, le mot *élytre* sert à désigner les ailes antérieures de la plupart des insectes, lorsque, par leur texture et leur consistance, elles diffèrent sensiblement des secondes ailes, qu'elles recouvrent dans le repos. Dans un sens plus restreint et plus rationnel, il s'applique exclusivement aux premières ailes des coléoptères. Ces ailes, en effet, du moins dans la plupart des genres, ont une consistance dure et cornée; ce sont bien de véritables étuis, destinés à protéger l'abdomen ou au moins sa partie supérieure, ainsi que les secondes ailes, les seules qui soient aptes au vol proprement dit. Les *élytres*, vu leur rigidité et leur immobilité, ne peuvent servir à la locomotion aérienne. Ils jouent simplement, dans cet acte important, le rôle d'un parachute qui soutient l'insecte dans l'air, ou d'une sorte de balancier qui le maintient en équilibre. Souvent même ils sont plus embarrassants qu'utiles; aussi voit-on certains coléoptères, notamment les cétoines, les tenir fermés pendant le vol. Dans un grand nombre de genres, les *élytres* sont intimement soudés par leur suture; dans ce cas, les secondes ailes sont réduites à l'état rudimentaire ou même avortent complétement. Les *élytres* présentent, suivant les genres, un grand nombre de variations; ils peuvent être longs, médiocres ou courts; cornés ou crustacés, coriaces, mous, flexibles; linéaires, croisés, chevauchants, convexes, plans, gibbeux, dilatés; lisses, chagrinés, ponctués, striés, rugueux, réticulés, etc.

ÉLYTREMPHRAXIE s. f. (é-li-tran-fra-ksî — du gr. *elutron*, vagin; *emphraxis*, obstruction). Méd. Obstruction du vagin.

ÉLYTRHÉMIE s. f. (é-li-tré-mî — du gr. *elutron*, vagin; *haima*, sang). Méd. Congestion sanguine du vagin.

ÉLYTRICULE s. m. (é-li-tri-ku-le — dimin. d'*élytre*). Bot. Chacune des petites fleurs dont l'ensemble forme une fleur composée. ‖ Peu usité.

ÉLYTRIGIE s. f. (é-li-tri-jî — du gr. *elutron*, gaîne, étui). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées.

ÉLYTRITE s. f. (é-li-tri-te — du gr. *elutron*, vagin). Méd. Inflammation du vagin. ‖ On dit aussi VAGINITE.

ÉLYTROCÈLE s. f. (é-li-tro-sè-le — du gr. *elutron*, vagin; *kêlê*, hernie). Méd. Hernie qui se produit à travers les parois du vagin.

ÉLYTROCLASIE s. f. (é-li-tro-kla-zî — du gr. *elutron*, vagin; *klasis*, rupture). Méd. Rupture du vagin.

ÉLYTRODON s. m. (é-li-tro-don — du gr. *elutron*, étui, élytre; *odous*, dent). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant trois espèces caractérisées par des élytres pointus, et qui habitent l'Europe. ‖ On dit aussi ÉLYTRODE.

ÉLYTROGONE s. m. (é-li-tro-go-ne — du gr. *elutron*, élytre; *gonia*, angle). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, qui habite la Nouvelle-Guinée.

— s. f. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des cassides, comprenant deux espèces, qui habitent Saint-Domingue : *Les* ÉLYTROGONES *ont les antennes jaunes et le corps rouge*. (Chevrolat.)

ÉLYTROÏDE adj. (é-li-tro-i-de — du gr. *elutron*, enveloppe; *eidos*, ressemblance). Anat. Qui a la forme d'une enveloppe ou qui sert d'enveloppe. ‖ *Membrane élytroïde*, Repli péritonial qui enveloppe le testicule.

ÉLYTROÏTE s. f. (é-li-tro-i-te — du gr. *elutron*, vagin). Pathol. Inflammation du vagin. ‖ On dit aussi ÉLYTRITE.

ÉLYTROPAPPE s. m. (é-li-tro-pa-pe — du gr. *elutron*, étui; *pappos*, aigrette). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des composées et de la tribu des sénécionées, comprenant six espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

ÉLYTROPHORE s. m. (é-li-tro-fo-re — du gr. *elutron*, étui; *phoros*, qui porte). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées et de la tribu des festucées, dont l'unique espèce croît dans les régions tropicales de l'ancien continent.

ÉLYTROPLASTIE s. f. (é-li-tro-pla-stî — du gr. *elutron*, vagin; *plassô*, je restaure). Chir. Opération chirurgicale ayant pour but d'oblitérer les fistules qui font communiquer le vagin avec la vessie ou le rectum.

— Encycl. Imaginée par Jobert de Lamballe, l'*élytroplastie* consiste à placer entre les bords de la fistule avivée un lambeau de chair, pris aux dépens des grandes lèvres ou de la fesse, ou de ces deux parties à la fois, et à l'y maintenir jusqu'à l'adhésion complète. La malade étant couchée sur le dos, son siége dépassant un peu l'extrémité du lit, et ses cuisses, fléchies sur le bassin, étant soutenues par des aides, le chirurgien introduit dans le canal de l'urètre une sonde métallique, qu'il fait passer par l'orifice fistuleux jusque dans le vagin. Cet instrument étant alors confié à un aide, le chirurgien incise avec un bistouri la moitié antérieure du bord de la fistule, et, retirant la sonde pour saisir avec une pince à dents de rat le bord postérieur, il resèque cette dernière partie. Les bords de la fistule étant ainsi avivés, on procède à la taille du lambeau. Pour cela, les poils étant préalablement rasés, le chirurgien fait tordre la grande lèvre, ou la tord lui-même d'une main, afin de tendre les téguments; il porte alors son bistouri sur le côté externe de la grande lèvre; il le promène en abaissant le poignet de haut en bas, et, à mesure que l'instrument approche de la main qui distend les téguments, celle-ci est doucement portée en arrière, en exerçant toujours sa traction sur la peau, tandis que l'autre main continue l'incision, en gagnant le côté interne de la grande lèvre et en faisant décrire au poignet un demi-cercle; enfin le bistouri achève l'incision au niveau du point où il l'a commencée. Il en résulte un lambeau à sommet arrondi, qui doit être proportionné à l'étendue de la fistule et avoir une certaine longueur, attendu qu'il se rétractera en suppurant; enfin le pédicule doit être plus large que le lambeau lui-même, et être attaché à l'endroit le plus voisin du vagin. Lorsque le lambeau est taillé, on l'introduit dans l'orifice fistuleux au moyen d'un fil double dont l'anse est passée dans son milieu, et dont les chefs, attachés à une sonde conduite d'abord par la vessie dans le vagin, et ramenés ensuite au dehors de l'urètre, servent à attirer le lambeau dans la fistule, où on le fixe par deux points de suture comprenant les bords de la fistule et les points correspondants du lambeau. On place ensuite une sonde à demeure dans la vessie, en évitant de heurter le lambeau, et on la prolonge avec une autre pour diriger l'urine loin des parties. Enfin on ordonne à la malade de garder le lit et d'observer un repos complet. Vers le douzième ou le quatorzième jour, les fils des points de suture tombent; Jobert de Lamballe ne coupait cependant le pédicule du lambeau que vers le trente-cinquième jour après l'opération.

ÉLYTROPTÈRE adj. (é-li-tro-ptè-re — du gr. *elutron*, étui, élytre; *pteron*, aile). Entom. Dont les ailes antérieures sont des élytres ou étuis. ‖ On dit plus généralement COLÉOPTÈRE.

— s. m. pl. Ordre d'insectes, comprenant les genres dont les ailes antérieures sont des élytres. ‖ Syn. de COLÉOPTÈRES, qui est plus usité.

ÉLYTROPTOSE s. f. (é-li-tro-ptô-ze — du gr. *elutron*, vagin; *ptôsis*, chute). Chir. Chute du vagin, renversement de cet organe.

ÉLYTRORRHAGIE s. f. (é-li-tro-ra-jî — du gr. *elutron*, vagin; *rheô*, je coule). Pathol. Ecoulement de sang par le vagin.

ÉLYTRORRHAGIQUE adj. (é-li-tro-ra-ji-ke — rad. *élytrorrhagie*). Pathol. Qui a rapport à l'élytrorrhagie : *Ecoulement* ÉLYTRORRHAGIQUE.

ÉLYTRORRHAPHIE s. f. (é-li-tro-ra-fî — du gr. *elutron*, vagin; *rhaptein*, coudre). Chir. Suture pratiquée dans le vagin.

ÉLYTRORRHÉE s. f. (é-li-tro-ré — du gr. *elutron*, vagin; *rheô*, je coule). Pathol. Ecoulement muqueux par le vagin.

ÉLYTROSPHÈRE s. f. (é-li-tro-sfè-re — du gr. *elutron*, élytre; *sphaira*, sphère). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des chrysomèles, comprenant trois espèces, qui habitent l'Amérique du Sud.

ÉLYTROSTÉNIE s. f. (é-li-tro-sté-nî — du gr. *elutron*, vagin; *stenos*, étroit). Méd. Rétrécissement du vagin. ‖ On dit aussi ÉLYTROSTÉNOSIE.

ÉLYTRURE s. m. (é-li-tru-re — du gr. *elutron*, élytre; *oura*, queue). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, caractérisé par des élytres prolongés en forme de queue, et comprenant deux espèces, qui habitent l'Océanie.

ELZ (L'), château de Prusse, situé à 6 kilom. de la Moselle, dans la vallée sinueuse de l'Elzthal. Il occupe le sommet d'un promontoire rocheux que la rivière entoure de trois côtés. Vue de loin, cette forteresse, encore habitée, offre un groupe pittoresque de bâtiments, à l'intérieur desquels on remarque de nombreux portraits de famille, des vitraux, des tapisseries et des armures. On découvre une belle vue sur la rivière, qui décrit une longue courbe dans une gorge profonde. Vis-à-vis, se dressent les ruines de la forteresse de *Trutz Elz*, bâtie par Baudouin, archevêque de Trèves, dont les seigneurs d'Elz devinrent les vassaux.

ELZE, ville de Prusse, prov. de Hanovre, gouvernement d'Hildesheim, au confluent de la Saale et de la Leine, à 30 kilom. S. de Hanovre; 2,560 hab. Eglise et hôtel de ville remarquables. Exploitation de mines de fer.

ELZE (Charles-Frédéric), littérateur allemand, né à Dessau en 1821. Il suivit, de 1839 à 1843, les cours de philologie des universités de Leipzig et de Berlin, s'adonna ensuite tout particulièrement à l'étude de la langue et de la littérature anglaises, dont il devint professeur au gymnase de Dessau, et, de 1848 à 1850, fut rédacteur en chef de la *Gazette d'Anhalt*. Depuis cette époque, il a résidé alternativement en Allemagne et en Angleterre. Il a publié : *De la philologie considérée comme système* (1845); le *Trésor des chansons anglaises* (1851; 3e édition, 1854); *Atlantis, journal pour le monde et la littérature en Angleterre et en Amérique* (1853-1854, 4 vol.); *Westward Ho! traductions de poésies anglaises et américaines* (1857); une traduction allemande de l'*Hamlet* de Shakspeare (1857), etc.

ELZÉAR (saint), vulgairement appelé saint **Augias**, seigneur provençal, né au château d'Ansouis, près d'Apt, en 1285, mort à Paris en 1325. Fils d'Hermengaud de Sabran, comte d'Arian, il épousa, à l'âge de dix ans, Delphine de Glandenez. Son épouse lui ayant fait connaître qu'elle avait voué à Dieu sa virginité, il fit le même vœu, et, pour s'aider à le garder, il se soumit aux plus affreuses macérations, aux jeûnes les plus rigoureux. Il astreignit toute sa maison aux règles de la plus sévère piété, et en fit un véritable monastère. Devenu comte d'Arian par la mort de son père, il passa en Italie pour prendre possession de son comté. Il en trouva les habitants, ennemis de la domination française, si peu disposés à la soumission, qu'il ne put faire d'abord usage de son autorité; néanmoins, il parvint, par la patience et la douceur, à se concilier même l'affection des plus rebelles. Il sut faire rendre exacte justice au peuple, protégea les pauvres contre l'oppression des riches, et se montra inexorable envers les officiers convaincus de malversations dans leurs emplois. Elzéar alla s'établir ensuite à la cour de Robert, roi de Naples, où il devint gouverneur des fils de ce prince. Chargé en 1323 d'une mission en France, il se rendit à Paris, où il mourut. Il fut canonisé en 1369, par Urbain V, et sa fête se célèbre le 27 septembre.

ELZÉRINE s. f. (èl-zé-ri-ne — n. de femme). Polyp. Genre de polypiers flexibles, voisin des flustres.

— Encycl. Ce genre de polypiers doit son nom à Elzérine, fille de Néas, roi de l'île de Timor, cité avec éloges dans le *Voyage aux terres australes* de Péron et Lesueur. Les *elzérines* sont des polypiers flexibles, à cellules assez grandes, ovales, allongées, presque hexagonales, rebordées avec un tympan membraneux, dans lequel est percée l'ouverture; leur réunion en quinconce circulaire forme les branches et les rameaux d'un polypier membraneux, fixé, dichotome et non articulé. Ce genre est voisin des flustres. L'espèce type se trouve dans les parages de l'île de Timor. On peut aussi, d'après Risso, rapporter au même genre deux autres espèces, qui habitent les côtes de la Méditerranée.

ELZÉVIR, ELZEVIER ou **ELSEVIER**, en latin **Elsevirius**, nom d'une célèbre famille d'imprimeurs et de libraires hollandais, originaire de Liége ou de Louvain, peut-être même d'Espagne, dit Beuchot dans la *Biographie universelle*. Des recherches minutieuses sur la famille des Elzévir ont constaté d'une manière positive, suivant Brunet, que, depuis 1580 jusqu'en 1712, quatorze membres de cette illustre famille ont exercé en Hollande, soit le commerce de la librairie seulement, soit la profession d'imprimeur jointe à celle de libraire. Voici dans quel ordre ils sont rangés dans le *Manuel du libraire* :

1. Louis Ier, libraire à Leyde et aussi à La Haye, né à Louvain en 1540, mort en 1617. Il s'établit à Leyde en 1580, forcé qu'il fut de s'expatrier à cause de son attachement pour la Réforme. Dès l'année 1583, il publia : *Drusii Ebraicarum quæstionum, sive quæstionum ac responsionum, libri duo, videlicet secundus et tertius* (in Academia Lugdunensi, 1583, in-8°). A la fin de ce volume de 126 pages, il y a un feuillet séparé qui contient l'errata, et au bas cette souscription : *Veneunt Lugduni-Batavorum apud Ludouicum Elseuirium e regionæ scholæ nouæ.* C'est donc à tort que l'on a regardé jusqu'à nos jours l'*Eutropius* de 1592 comme le premier livre où figure le nom d'Elzévir. Louis Ier paraît s'être retiré des affaires commerciales en 1607, après avoir publié environ 150 ouvrages. Il laissa cinq fils, dont il va être parlé.

2. Matthieu ou Matthys, fils de Louis Ier, libraire à Leyde, mort le 6 décembre 1640. Il est connu par deux ouvrages de Stevin : la *Castramétation* et *Nouvelle manière de fortification et écluse* (in-fol., fig.), imprimés à Leyde en 1618, et où son nom se trouve suivi de celui de Bonaventure Elzévir, son frère. Il quitta la librairie en 1622, après en avoir fait le commerce pendant plus de trente ans. On lui connaît quatre fils, Abraham, Jacob, Isaac et Arnout.

3. Louis II, fils de Louis Ier, libraire à Leyde et à La Haye, depuis environ 1600 jusque vers 1621, époque de sa mort.

4. Gilles (Ægidius), autre fils de Louis Ier, également libraire, mort en 1661. Son nom paraît pour la première fois sur le titre de la *Traduction latine des Navigations* de Van Linschoten, imprimée à La Haye en 1599, in-fol., fig.

5. Joost ou Juste, autre fils de Louis Ier, a exercé la librairie à Utrecht, au moins de 1603 à 1607; mais on ne connaît pas de livres qui portent son nom.

6. Bonaventure, dernier fils de Louis Ier, imprimeur-libraire à Leyde, né en 1583, mort en 1652. Après avoir été momentanément associé à son frère Matthieu, en 1618, il exerça seul jusqu'en 1626; alors il forma une société avec son neveu Abraham, fils de Matthieu. Cette nouvelle association dura vingt-six ans; elle ne fut rompue que par la mort, qui frappa les deux associés à un mois d'intervalle. Ce fut durant cette époque que l'*officina elseviriana* établie à Leyde publia la plupart de ces volumes en petits formats qui sont regardés comme des chefs-d'œuvre d'impression, et qui ont donné au nom d'Elzévir cette illustration qui s'est conservée jusqu'à nos jours. On a reproché à ces deux illustres associés d'avoir été avant tout commerçants, et d'avoir un peu et même beaucoup exploité les hommes de lettres qui eurent affaire à eux.

7. Abraham, fils de Matthieu, imprimeur-libraire, né à Leyde en 1592, mort en 1652, associé à son oncle Bonaventure pour l'exploitation de l'imprimerie et de la librairie fondées par eux à Leyde en 1626.

8. Isaac, deuxième fils de Matthieu, imprimeur-libraire, fut le premier du nom d'Elzévir qui ait possédé un établissement typographique. Il imprima certainement plusieurs des livres publiés par son oncle Bonaventure avant son association avec Abraham, en 1626. Il eut un fils que nous désignons sous le nom de Louis III.

9. Jacob, troisième fils de Matthieu, libraire à La Haye, a fait imprimer par Isaac, à Leyde, en 1625, *Dan. Heinsii Homilia* (petit in-12), et il a publié à La Haye trois éditions de la *Table des sinus* d'Albert Girard (1626, 1627 et 1629, pet. in-12).

10. Louis III, fils d'Isaac, imprimeur-libraire, né à Utrecht vers 1604, mort en 1670. Il fut le premier de sa famille qui s'établit à Amsterdam, où il imprima seul de 1639 à 1655. Dans cet espace de seize années, 189 ouvrages différents, parmi lesquels il en est de très-remarquables, sortirent de ses presses. De 1655 à juillet 1663 ou 1664, Louis III exerça en société avec son cousin Daniel. L'imprimerie elzévirienne parvint sous lui à un haut degré de splendeur, sinon toujours par la perfection typographique, du moins par l'importance de ses productions. A partir de 1655, on vit successivement paraître une série de classiques latins in-8°, *cum notis variorum : Cicéron*, en 1661 (2 vol. in-4°); l'*Etymologicon linguæ latinæ*, le magnifique *Corpus juris* (1663, 2 vol. in-fol.), qualifié de véritable chef-d'œuvre typographique par un juge compétent, M. Ambroise Firmin Didot.

11. Daniel, fils de Bonaventure, imprimeur-libraire, né en 1617, mort le 13 septembre 1680. Il imprima à Leyde, en société avec Jean, un de ses cousins, de 1652 à 1654, puis à Amsterdam, en société avec Louis III, de 1655 à 1664; enfin seul depuis cette époque jusqu'à sa mort. Daniel et Louis III publièrent pendant leur association 110 ouvrages, parmi lesquels on remarque, outre ceux que nous avons cités, l'*Homère grec* en 2 vol. in-4°; *Ovide, revu par Heinsius* (1658 à 1662, 3 vol. in-12), recommandable par sa correction et une exécution soignée. Resté seul à la tête d'un établissement considérable, Daniel montra beaucoup d'activité, mais il subit de grandes pertes au milieu des guerres que supporta la Hollande, attaquée par la France et l'Angleterre. On compte plus de 150 ouvrages imprimés par lui de 1664 à 1680. Il fut le dernier représentant marquant de la typographie elzévirienne.

12. Jean, fils d'Abraham, imprimeur-libraire à Leyde, né en 1622, mort en 1661. Il publia, en société avec Daniel, en 1652, 1653 et 1654, une trentaine d'éditions, parmi lesquelles il en est de très-soignées. Il imprima seul de 1655 à 1661, époque de sa mort. On a enregistré 76 ouvrages portant son nom. Son établissement a été continué jusqu'en 1681, sous le nom de la veuve et des héritiers de Jean Elzévir. Cette veuve, nommée Eva Alphen, a survécu à son mari jusqu'au 19 mars 1693.

13. Pierre, petit-fils de Matthieu, par Arnout, dont il n'est rien resté à notre connaissance, a exercé à Utrecht de 1667 à 1675. Quant au Pierre Elzévir nommé sur le titre des *Mélanges historiques* de Paul Colomiez (Utrecht, 1692), le P. Adry pensait que ce devait être un fils de Jean.

14. Abraham II, fils de Jean, imprimeur-libraire à Leyde. Lorsque sa mère quitta son établissement, en 1681, il exerça sous son propre nom, jusqu'en 1712, et avec le titre de typographe de l'Académie de Leyde. On ne connaît de lui que le *Paradisus batavus* de Paul Hermann (1698, in-4°, fig.), et des oraisons funèbres, des thèses et des dissertations académiques.

La race des Elzévir s'est perpétuée jusqu'à nos jours; mais, depuis cent soixante ans, elle est restée étrangère à la production typographique et au commerce de la librairie. En 1820, un descendant de cette célèbre famille, Isaac-Jean Elzévir était gouverneur de l'île de Curaçao.

Les marques et devises adoptées par les Elzévir sont au nombre de trois. Louis Ier prit pour devise un aigle sur un cippe avec un faisceau de sept flèches, accompagné de cette devise : *Concordia res parvæ crescunt.* Isaac remplaça cette marque par l'orme qu'entoure un cep de vigne chargé de raisins; un philosophe, debout devant cet arbre, paraît vouloir détacher une grappe de raisin; du côté opposé est la devise : *Non solus.* Cette devise est celle de l'imprimerie de Leyde. Louis III adopta, dès 1642, Minerve et un olivier, avec la devise : *Ne extra oleas.* Ce fut la marque de l'imprimerie d'Amsterdam tant qu'elle fut sous la direction de Louis et de Daniel associés et plus tard de Daniel seul.

Etre imprimé par les Elzévir était regardé par leurs contemporains comme un très-grand honneur. Nous n'en donnerons d'autre témoignage que la jolie lettre de Jean-Louis Guez, sieur de Balzac, qui parut pour la première fois en tête de ses *Lettres choisies* (Leyde, 1652, petit in-12), et qui n'a pas été réimprimée dans les éditions de Paris. Elle commence ainsi : « Messieurs, je vous suis obligé, et peut-estre plus que vous ne pensés. Le droit de bourgeoisie romaine estoit quelque chose de moins que la faveur que vous m'avés faite. Car que croiés-vous que ce soit que d'estre mis au nombre de vos auteurs? C'est avoir rang parmy les consuls et les sénateurs de Rome; c'est estre mêlé parmy les Cicérons et les Sallustes. Quelle gloire de pouvoir dire : Je fais partie de cette république immortelle!... »

Les Elzévir, malgré la beauté de leurs éditions, ne sauraient être mis en parallèle avec les Alde, les Estienne, les Morel, les Turnèbe, etc.; c'est du moins l'opinion de M. Ambroise Firmin Didot, qui considère ces imprimeurs célèbres comme des hommes habiles qui profitèrent des progrès que la typographie avait faits en Europe pour porter l'art à sa perfection, mais qui n'ont rien inventé sous le rapport de l'art, et qui ne sauraient soutenir la comparaison, quant au savoir littéraire, avec leurs illustres prédécesseurs. L'éminent praticien ajoute : « Ce n'était point sur d'anciens manuscrits que les Elzévir établissaient les textes de leurs éditions; elles ne sont en général que des réimpressions et souvent des contrefaçons. » Il faut bien le reconnaître, les Elzévir déployèrent beaucoup d'activité dans l'industrie de la contrefaçon; mais alors la propriété littéraire n'était pas reconnue et la reproduction d'un ouvrage publié à l'étranger ne rencontrait aucune entrave. Les typographes hollandais ont réimprimé quantité d'ouvrages français, et, ce faisant, ils avaient la conscience si tranquille que, loin de feindre, ils mettaient sur le frontispice de leurs livres la formule si connue des bibliophiles : *Jouxte la copie imprimée à Paris.*

D'après les dernières recherches sur les éditions des Elzévir, le nombre total des ouvrages publiés par cette laborieuse famille est de 1,207, dont 968 sont en latin, 44 en grec, 22 en langues orientales, 120 en français, 32 en flamand, 11 en allemand et 10 en italien. Avant de nous étendre davantage sur les productions elzéviriennes, nous indiquerons les principaux ouvrages que l'on peut consulter à ce sujet.

Notice sur les imprimeurs de la famille des Elzévir, faisant partie de l'introduction au Catalogue raisonné de toutes les éditions qu'ils ont données, par un ancien bibliothécaire (Paris, Delance, 1806, in-8° de 60 p.). Cette notice du P. Adry, ancien bibliothécaire de l'Oratoire, publiée d'abord dans le *Magasin encyclopédique*, août et septembre 1806, est extraite d'un ouvrage inédit du même auteur : *Catalogue raisonné, etc.*, dont le manuscrit fut acquis, à la vente du P. Adry, par M. Sencier. Cet amateur ayant vendu sa bibliothèque en 1828, le même manuscrit passa dans le cabinet de M. Bignon, moyennant 307 fr., et, à la vente de ce dernier, Ch. Piéters, de Gand, dont il va être parlé, en devint l'heureux possesseur. Cet ouvrage, qui devait former 3 vol. in-8°, était fort avancé au moment de la mort de l'auteur; mais, bien qu'il renferme un certain nombre de documents curieux sur les Elzévir et leurs éditions, il n'a paru à Brunet ni aussi exact ni aussi complet qu'on pourrait le désirer. La *Notice* du P. Adry a été reproduite en grande partie par Bérard dans son *Essai bibliographique sur les éditions des Elzévir les plus curieuses et les plus recherchées* (Paris, F. Didot, 1822, in-8°). En 1829, Ch. Nodier inséra comme premier chapitre de ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* une *Théorie complète des éditions elzéviriennes*, avec tous les renseignements nécessaires pour les discerner. Ch. Piéters publia en 1843, à Gand, une *Analyse des matériaux les plus utiles pour de futures annales de l'imprimerie des Elzévir* (grand in-8°). Cet opuscule, tiré seulement à 50 exemplaires, a été refondu par l'auteur dans ses *Annales de l'imprimerie des Elzévir ou Histoire de leur famille et de leurs éditions* (Gand, 1851, grand in-8°), achevé en décembre 1852, dont il donna une seconde édition (Gand, 1858, grand in-8°) qui fut suivie, en mai 1860, de 28 pages d'additions et de corrections. C'est l'ouvrage le plus important de tous ceux qui ont été consacrés à la bibliographie elzévirienne. A la suite de détails minutieux sur la généalogie des Elzévir, Ch. Piéters a dressé le catalogue raisonné de tous les ouvrages sortis des presses de chacun d'eux. Les éditions non signées, mais authentiques, celles qu'on peut attribuer à Foppens, à Fricx et à d'autres typographes, sont l'objet de sérieuses observations. La quatrième édition du *Manuel du libraire* (t. V, p. 799-827) et la cinquième édition (t. V, col. 1709-1778) renferment une liste raisonnée des éditions elzéviriennes en petits formats. Cette liste, qui avait été donnée pour la première fois avec une certaine étendue dans la seconde édition du *Manuel*, en 1814, a été successivement augmentée par Ch. Brunet. Elle comprend les ouvrages avec le nom des Elzévir, et ceux qui ne portent point ce nom, mais qui sont sortis de leurs *officines* ou qu'on peut réunir à cette collection. Cette énumération critique est suivie d'une notice sur l'imprimeur Abraham Wolfgang, qui a exercé l'art typographique à Amsterdam depuis l'année 1662 jusqu'à l'année 1693, et qui a donné de jolies éditions que les amateurs joignent à la collection elzévirienne. On sait d'ailleurs, malgré l'assertion contraire de Bérard, que les éditions dites au *Quærendo*, qui est la marque typographique de Wolfgang, n'appartiennent point aux presses elzéviriennes. Avant la publication des *Annales* de Ch. Piéters, il parut un ouvrage qu'il est bon de signaler; ce sont les *Recherches historiques, généalogiques et bibliographiques sur les Elzévir*, par A. de Renne (Bruxelles, 1847, grand in-8°, avec portr., arm., vign. et fac-simile), et un opuscule de Ch. Motteley, intitulé : *Aperçu sur les erreurs de la bibliographie spéciale des Elzévir et de leurs annexes, avec quelques découvertes curieuses sur la typographie hollandaise et belge du* XVIIe *siècle*, par le bibliophile Ch. M. (Paris, 1847, in-12 de 40 pp.). D'après le travail de Motteley, Ch. Brunet a cru devoir modifier son catalogue de la collection elzévirienne. Enfin signalons les *Elzévir de la Bibliothèque impériale publique de Saint-Pétersbourg*, catalogue bibliographique et raisonné publié sous les auspices et aux frais du prince Nicolas Youssoupoff, et rédigé par Ch.-F. Walther (Saint-Pétersbourg, 1864, petit in-8°). Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec celui qui avait été publié sous le même titre par M. Minzloff (Saint-Pétersbourg, 1862, in-8° carré), et qui, rédigé par le comte André Rostopchine, est fort incomplet, rempli d'erreurs et de fautes typographiques. Le travail de M. Walther est curieux et paraît fort exact. Il nous apprend que la bibliothèque de Saint-Pétersbourg possède 1,818 ouvrages, formant 2,070 volumes de divers formats, imprimés par les Elzévir ou à leur imitation, et en outre 1,350 dissertations académiques, décrites en partie dans le *Bulletin du bibliophile belge* (1861 et 1862).

ELZÉVIR s. m. (èl-zé-vir). Bibliogr. Volume imprimé ou publié par un des membres de la famille des Elzévir : *Un bel* ELZÉVIR. *Un* ELZÉVIR *non rogné. Une collection d'*ELZÉVIRS. ‖ Plusieurs écrivent ELSEVIER ou ELZEVIER.

— Encycl. On désigne généralement sous le nom d'*elzévirs* une collection d'ouvrages en petits formats, imprimés en Hollande depuis l'année 1640 jusqu'à l'année 1681, et publiés par les célèbres éditeurs dont la notice précède. C'est surtout le format in-12 qui a eu la faveur de tenir un rang distingué dans les cabinets des curieux, et qui par conséquent est devenu le spécimen de la collection elzévirienne. De Bure, dans sa *Bibliographie instructive*, n'a admis qu'un petit nombre de ces sortes de livres, parce que les amateurs se sont attachés d'abord à recueillir les éditions qui se font remarquer à la fois par le mérite du contenu et par la netteté de l'exécution. Mais bientôt des bibliophiles ajoutèrent à la liste donnée par de Bure un certain nombre d'ouvrages qui pouvaient entrer dans la collection d'un homme de goût. Peu à peu on réunit aux précédents tous les petits volumes qui portent le nom d'Elzévir, puis ceux qui, sans avoir ce nom, ressemblent aux livres sortis des presses elzéviriennes. Enfin, des bibliophiles passionnés classèrent comme *elzévirs* toutes les éditions en petits formats imprimées dans les Pays-Bas de 1617 à 1681. Parmi les imitateurs souvent heureux des Elzévir, nous citerons François Foppens, Migeot et Fricx, de Bruxelles; Wolfgang, Jacques Le Jeune, Sambix, Maire, Hégerus, Leers, Boom, Graaf, à la *Tortue*, et Blæu, à la *Sphère*, qui se sont appliqués à employer des fleurons et des caractères identiques à ceux dont ces laborieux typographes ont fait usage dans leurs productions les plus parfaites. Par ce moyen, une série qui, originairement, ne comprenait pas 80 volumes, a été portée à plus de 1,500, lesquels sont loin d'avoir tous un égal mérite. On y compte des volumes souvent mal exécutés, qu'on peut reconnaître à leur frontispice orné d'une *sphère*, emblème qui se trouve, en effet, dans quelques éditions anonymes des Elzévir, mais qui n'est point la marque spéciale de ces typographes; elle est, au contraire, commune à presque toute la librairie d'Amsterdam.

Dans la nombreuse et brillante série des éditions sorties des presses des Elzévir, on place au premier rang le *Pline* de 1635, le *Virgile* de 1636 et l'*Imitation* sans date, dont l'exécution est d'une netteté irréprochable. C'est aussi dans ces éditions que les célèbres imprimeurs hollandais ont employé pour la première fois ces admirables types de Garamond, auxquels ils doivent une partie de leur réputation. Il s'en faut de beaucoup, d'ailleurs, que tous les livres sortis de l'imprimerie elzévirienne soient recherchés. Les traités latins de théologie, de droit, de médecine sont délaissés; les grands formats sont à peu près abandonnés, et cette défaveur s'étend aux in-16 et aux in-24. Les prédilections des amateurs se portent sur les classiques latins et sur quelques auteurs français imprimés dans le format petit in-12. Il n'est pas bien difficile de constituer une réunion d'éditions elzéviriennes composée d'ouvrages peu intéressants ou d'exemplaires rognés, salis ou défectueux; mais il faut de longues années, de la patience, du tact et beaucoup d'argent pour arriver à rassembler les ouvrages recherchés et pour les avoir bien conservés et grands de marges.

« Pour se faire une idée juste de ce qu'il faut entendre ici par de belles marges, dit Brunet, il est essentiel de savoir que, dans leurs éditions petit in-12, imprimées jusqu'en 1639 à peu près, les Elézvir de Leyde ont fait usage d'un papier un peu plus petit que celui qu'ils ont employé plus tard. En sorte que, par exemple, le *Quinte-Curce* de 1633, le *Salluste* et le *Tite-Live* de 1634, le *Pline*, le *César* et le *Térence* de 1635, le *Virgile* de 1636, le *Florus* de 1638 et le *Velleius Paterculus* de 1639, n'ont jamais plus de 0^m,130 à 0^m,133 (4 pouces 10 ou 11 lignes de hauteur, ancien pied de roi), tandis que les éditions données par les mêmes imprimeurs depuis 1639, à commencer par le *Sénèque*, ont de 0^m,135 à 0^m,137 (5 pouces à 5 pouces 1 ligne), quand les marges en sont entières. C'est aussi cette dernière mesure que présentent les petits in-12 des Elzévir d'Amsterdam. Ainsi, à quelques exceptions près, on peut donner comme règle générale 0^m,129 à 0^m,133 (4 pouces 9 lignes à 4 pouces 11 lignes) pour les éditions antérieures au *Sénèque* de 1639-1640, et 0^m,133 à 0^m,138 (4 pouces 11 lignes à 5 pouces 1 ligne) pour les autres. Les exceptions portent particulièrement sur l'*Horace* et l'*Ovide* de 1629, qui sont de format in-16; ensuite sur les volumes qui, comme le *Montaigne* de Foppens, le *Boccace* de 1665 ou le *Tite-Live* de 1678, sont beaucoup plus grands que les autres, et enfin sur les éditions in-24, qui sont beaucoup plus petites. »

Voici un tableau classificatif de la collection elzévirienne, tiré des *Annales* de Ch. Piéters, avec des indications curieuses sur les éditions de divers formats les plus remarquables et les plus recherchées, d'après le *Manuel* de Brunet et différents recueils bibliographiques.

Théologie. 1° *Ecriture sainte, Pères, Théologiens catholiques*, 34 ouvrages. On sait que les typographes hollandais cachaient leur nom et celui du lieu d'impression lorsqu'ils mettaient au jour des livres destinés aux catholiques; c'est pourquoi on attribue aux Elzévir quelques éditions de la Bible latine publiées sous la rubrique de *Coloniæ-Agrippinæ*, avec le nom de Balth. ab Egmont. Toutefois, ils ont signé plusieurs éditions des Psaumes et huit éditions grecques du Nouveau Testament. On leur doit un Psautier en langue syriaque avec une version latine (Leyde, 1625, in-4°), valant de 5 à 7 fr., et qui s'est vendu 15 fr. — Le *Psalterium Davidis* (Leyde, chez Jean et Daniel Elzévir, 1653, petit in-12), rare et jolie édition, vendue 27 fr., maroquin violet doublé de maroquin citron, La Vallière; 76 fr., chagrin noir, Caillard; 35 fr., maroquin, de Bure; 48 fr., maroquin bleu, exemplaire du comte d'Hoym, en 1811; « aujourd'hui, dit Brunet, on le payerait au moins 500 fr. » — Les *Psaumes de David*, mis en rime françoise par Clément Marot et Théodore de Bèze (Leyden, chez Lowis Elzevier, 1606, très-petit in-8°), jolie édition imprimée en petits caractères romains. Un exemplaire maroquin noir, par Duru, a été vendu 52 fr. — De toutes les éditions du Nouveau Testament en grec données par les Elzévir, celle de Leyde (1633, petit in-12) est une des plus belles et la plus recherchée : 10 à 15 fr.; vendue, bel exemplaire, maroquin vert dent., 22 fr., d'Hangard; 42 fr., maroquin rouge, de Cotte; 57 fr., Larcher. Elle comprend 8 ff. prélimin., 861 pp. de texte et 34 ff. non chiffrés pour la table. L'édition de Leyde (1624, petit in-12), quoique regardée comme plus correcte, est moins chère : 8 à 12 fr.; vendue 14 fr. 50, Duriez; 29 fr., maroquin vert, de Chalabre. Celle de Leyde (1641, petit in-12) se paye le même prix à peu près; vendue 40 fr. 50, Mac-Carthy; 25 fr., maroquin vert, de Chalabre. Enfin, celle d'Amsterdam (1658, in-12) est bien imprimée et ne mérite pas moins que les précédentes d'occuper sa place dans la collection des *elzévirs*; vendue 19 fr., maroquin rouge, Mac-Carthy; 23 fr., Bearzi. Elle a été réimprimée par Daniel Elzévir (1675, in-12). Quant aux éditions de Leyde (1641, petit in-8° à deux colonnes) et d'Amsterdam (6165, 1662, 1670 et 1678, in-24), elles ont peu de valeur. — Les *Confessiones sancti Augustini, opera et studio R. P. H. Sommalii* (Lugduni-Batav., apud Danielem, 1675, petit in-12, 334 pp. et 9 ff. pour l'index). Edition belle, correcte et rare, en parfait état, dont on recherche beaucoup les exemplaires grands de marges, vendue 15 fr., maroquin rouge, La Vallière; 42 fr., maroquin violet doublé de maroquin rouge dent., Caillard; 33 fr., maroquin bleu, de Bure; 129 fr., maroquin rouge (5 pouces), Ch. Nodier, exemplaire revendu 111 fr., Giraud; et un très-bel exemplaire annoncé papier fin, maroquin bleu, avec les insignes de Longepierre, ayant 0^m,137 (5 pouces 1 ligne) de hau-